

FILLEUL DE LAUTENBACH

par Jean-Jacques Marck

Vous trouverez ci-après un extrait de l'une des onze nouvelles primées lors du concours « Prix Jean Egen 2015 » organisé pour les Journées du même nom. Ces nouvelles ont été publiées aux Ed° DeLugène par la Commune de Lautenbach dans un petit recueil collectif intitulé « Sous les tilleuls de Lautenbach ... » remis uniquement aux participants à la soirée de lecture. La rédaction remercie bien vivement son auteur pour l'avoir autorisée à reproduire ces extraits qui décrivent des scènes de vie à Lautenbach au cours des années 1950.

Mon voisin Gabriel

Nos voisins, un moment du moins, s'appelaient Weber ; c'étaient des « gens meilleurs » comme disait ma mère ; « Bessri Lit ». Lui, personnage bien mis à toute heure, directeur des usines textiles Schlumberger que nos vallées connaissaient encore à l'époque, et qui parlait le français à la perfection, sans accent, un homme donc écouté par tous ; « a bess'ra Herr », un vrai !

Leur enfant unique se nommait Gabriel Weber. Archevêque ou pas, il avait un problème : il n'avait pas d'appétit, il ne voulait pas manger ! Ce que j'avais beaucoup de mal à comprendre ! Après l'ultime tentative de l'huile de foie de morue qu'il recrachait à la première gorgée on eut recours à un dernier stratagème : on me désigna, allez savoir pourquoi, à jouer l'entraîneur, une sorte de poisson pilote qui devait l'inciter, entre deux bons mots, que sais-je ? À lui faire avaler son petit quatre heures dans la bonne humeur, de façon ludique.

Les quatre heures furent somptueux : pain d'épices, tartines beurrées au miel, fruits à volonté et même, ce qui n'était pas commun à l'époque, des yaourts frais que madame Weber s'était empressée de faire réserver chez « Ugénie », la laitière. On ne manquait pas de quoi que ce soit à la maison, mais l'offre des Weber m'alléchait forcément. Cela me changeait du « Schmälz Flàda », la tartine de saindoux au gros sel, au retour de l'école. Madame Weber dans un premier temps fut ravie : elle replia avec bonheur la nappe qu'elle avait préparée avec minutie après notre « petit quatre heure. »

Ce que madame Weber ignorait, c'est que Gabriel me proposait un marché, un troc, un échange : contre chaque bouchée de pain d'épices que j'avalais à sa place, même enduite de miel de sapin des alentours, deux billes en terre cuite ; contre une tartine, une bille en

verre et contre un yaourt qu'il n'arrivait pas à avaler au-delà de tout, une agate, grosse comme une cerise miroitant au soleil tel un diamant sur les colliers des dames. Un yaourt valait bien cela, à l'époque au moins ! Ma collection de bille prit de l'ampleur ainsi que l'implacable verdict du pèse personne que Monsieur Weber avait spécialement acheté à madame pour mesurer l'efficacité de son stratagème. Mais Gabriel lui, ne grossit pas et resta filiforme, pâle et squelettique.

On mit fin à l'expérimentation ; je retournais au « Schmälz Flàda », lui, à l'huile de foie de morue.

Au catéchisme

Les cours de catéchisme marquaient un temps très fort dans notre semaine d'écolier. Ces cours, dispensés à l'école des filles, réunissaient les élèves des deux sexes et constituaient toujours un moment de joie pour les uns, de crainte pour les autres : le curé, le chanoine Haaby, redouté pour son charisme et sa culture en déstabilisait plus d'un par son regard perçant d'aigle fondant sur sa proie.



Lors d'une séance de catéchisme mémorable, l'élève invité à réciter une ode à la vierge Marie « O toi, vierge Marie, sans tache et sans souillure ... » connut un trou de mémoire que voulut corriger son camarade en lui soufflant la fin de la phrase. Notre récitant, rassuré, clama haut et fort : « O toi vierge Marie, sans tache et sans ... chaussures ! »

Notre chanoine qui affichait d'ordinaire un teint plutôt pâle se mit à bouillir, au bord de l'explosion.

Le coup de grâce lui fut asséné peu après. L'ensemble de la classe entonna les premières phrases du chant magnifique : « Es ist ein Ros' entsprungen », une rose avait éclos. Mon voisin, à tue-tête envoya à qui voulait l'entendre « es ist ein Ross versprungen ! » un cheval a éclaté ! Un fou rire totalement incontrôlable m'envahit. C'en était trop pour le chanoine : il me saisit par la nuque, m'administra une paire de claques en vociférant sa colère, ouvrit la porte et me jeta sur le palier du premier étage. Soeur Modestine, une des soeurs enseignantes locataire des lieux par le vacarme attirée, en profita pour m'en administrer deux autres avant de m'envoyer dégringoler dans le grand escalier en bois. Mon salut, c'est-à-dire la

rue, se trouvait à portée de main, mais le grand verrou de la porte d'entrée, en l'occurrence de la sortie, était placé trop haut et soeur Jeanne, l'autre soeur enseignante, me délivra enfin, une paire de claques en supplément, pour la route en somme !

Rigolades et paires de claques, des contraires qui s'additionnaient presque au quotidien. Jamais un mot à la maison ; le solde aurait pu s'alourdir.

L'église

Je crois l'avoir déjà dit, à l'école, on ne parlait pas comme à la maison. Maman se rendait-elle compte qu'elle avait à faire désormais à des enfants « bilingues » ? À des enfants qui traduisaient la langue qui berçaient leurs débuts en ... français, s'en rendait-elle compte ? Puisque devenu servant de messe, oui, enfant de chœur, se rendait-elle compte que désormais c'est au « Confiteor » en latin, au « Kyrie eleison » grec, que son fils élargissait son champ de curiosité linguistique ?

La famille, l'école, l'église occupaient l'essentiel de nos toutes premières années. La semaine sainte constituait un des points forts de notre éducation religieuse. Le dimanche des rameaux donnait le coup d'envoi des festivités marquantes de la vie de Jésus telle que nous la racontait M. le curé. Bretzels et fleurs en papier multicolore décoraient les rameaux de buis, de houx ou de thuyas et n'attendaient plus que la bénédiction pour rappeler définitivement l'entrée de Jésus sur son ânon dans Jérusalem. Les branches, au parfum si caractéristique de la venue du printemps s'attachaient au crucifix de nos demeures durant l'année en cours jusqu'au mercredi des cendres de l'année suivante pour être brûlées. Avec leurs cendres, le prêtre marquait nos fronts d'une croix pour nous rappeler nos origines et notre destinée : « tu es poussière et tu retourneras en poussière ».

Triste programme pour nous autres garnements du village ; mais la suite que nous réservait les événements allait nous réjouir : monsieur le curé devenu le chanoine Haaby, majestueux dans sa pèlerine noire ornée de la croix justifiant son rang, nous annonçait avec fierté la présidence aux offices du curé Meyer, curé doyen du petit séminaire de Zillisheim, pensez donc !

Nous autres, recrutés comme servants de messe sans doute sur un malentendu ou sur la bonne réputation de nos familles, nous nous félicitions du choix du chanoine, une rigolade annuelle étant assurée.

Oui, le doyen du séminaire souffrait sans doute, vu son grand âge, d'une mobilité articulaire réduite qui nous guette tous. Après le « Flectamus genua » où tout le monde se met à genou, notre bon vieux doyen du collège, au moment du « Levate » n'arrivait plus à se relever. On s'empressa à plusieurs pour le redresser.

Imaginez la réaction des garnements qu'on avait déguisés en servants de messe : pliés en quatre, morts de rire et cela pendant tout l'office malgré les coups de crosse dans les omoplates de M. Victor, qui faisait office de « suisse » c'est-à-dire chargé du respect de la discipline pendant l'office.

La prière des litanies, prière adressée à une série de saints demandant une intercession auprès de Dieu, constituait aussi un grand moment de notre éducation chrétienne. Cent cinquante noms de saints s'égrenaient ainsi, un après l'autre, épelés avec gravité par l'officiant en allemand ou en latin en plus, et l'assistance de répondre en chœur : « bitt für uns » c'est-à-dire « priez pour nous ». Mais au bout d'une dizaine de répétitions, le « bitt für uns » était devenu « bitt franz » et pendant des années je me demandais ce que le Franz était venu faire là-dedans, vraiment.

Lorsque la prière arrivait au quatre-vingt quinzième nom invoqué, lorsque défilaient « Sancta Eulalia », « Sancta Emerencia » « Sancta Potentiana » ou alors plusieurs saints personnages d'un coup, « Omni Santi martyris » qui demandaient en réponse un pluriel que nous escamotions, la rigolade nous reprit, incontrôlable, même si réprimées sèchement par une paire de claques dispensée avec vigueur par l'une des soeurs enseignantes et garde-malade toujours présentes aux offices.



Le garde suisse Victor Wendel et des servants de messe de Lautenbach.

